

Sadegh Hedayat,
La Chouette aveugle | Presse

La Chouette aveugle fut salué immédiatement par André Breton et Henry Miller. C'était un livre qui s'emparait du lecteur, suscitait en lui une fascination et une affection particulière, et le poussait impérativement à le faire connaître à d'autres. *La Chouette aveugle* passait ainsi de lecteur en lecteur et de langue en langue.

Qu'y-a-t-il de si fascinant et attirant dans *La Chouette aveugle* pour enivrer le lecteur d'un alcool vieux et rare et lui donner le vertige d'avoir respiré un parfum étrange et trop fort ? C'est l'impossibilité de distinguer, dans l'histoire, entre un avant et un après, d'y reconnaître une différence entre le surnaturel et le naturalisme sordide, ou entre la vision éthérée imaginaire et l'existence terre à terre. On ne sait si c'est une rêverie d'opium qui répercute partout – en lui donnant des formes et des consistances différentes – une image peinte sur une écritoire, ou bien une expérience réelle et affective. Il y a une perte d'identité. Car, dès les premières lignes du livre, leur fond commun est là et il s'impose au lecteur avec une présence obsédante : c'est la mort dans tous ses aspects. Elle est la vérité, l'origine et la fin de tout. Les portes que les hommes, depuis qu'ils ont conscience d'être, et pour se donner la certitude de l'être, ferment sur la mort, Hedayat les a ouvertes dans *La Chouette aveugle*, et c'est cela qui produit l'étrangeté fascinante et affolante de ce livre.

[...] Cette «obsession» de la mort s'accompagne, non seulement dans *La Chouette aveugle*, mais dans tous les écrits de Hedayat, d'une conscience du néant et de l'absence de sens de tout. Le sentiment de ce néant absolu – et la conscience n'est rien d'autre – devient une douleur, un mal d'être, une impossibilité d'être que rien ne peut apaiser, consoler, sauf l'amour peut-être, si l'amour n'était pas, lui aussi, la même apparence trompeuse rongée par le même mal radical.

À un certain niveau, Hedayat est un écrivain critique, satirique même, d'un humour destructeur, d'une ironie cinglante

et corrosive, à des degrés et de manières différentes selon les objets qu'il prend pour cible. L'œuvre de Hedayat est une œuvre réellement négative : elle sert à indiscipliner les esprits en les initiant à l'incroyance. Il a eu une double éducation iranienne et française, au lycée Saint-Louis de Téhéran, où un père lazariste lui a fait connaître la littérature occidentale. Ensuite il a été envoyé en Europe pour faire des études d'ingénieur, mais il a préféré écrire et s'initier à la littérature d'avant-garde.

C'est d'avoir été projeté dans l'abîme d'entre-deux-mondes que provient, chez Hedayat, le sentiment d'être en trop, d'une solitude extrême livrée à la mort et au néant. Ce livre est comme le lieu même de la métamorphose du monde visionnaire ancien de l'être, de l'amour, de l'image et du poème dans le gouffre d'une nuit sans fond du néant, de la mort, du regard, de l'ombre et du miroir.

Mis à l'index pour son pessimisme et ses vices réels et imaginaires, Hedayat était attaqué de toutes parts. L'écriture, devenue impossible, ne le sauvait plus. La mort, qui l'avait toujours obsédé depuis qu'il avait commencé à écrire – mais que l'écriture même parvenait à tenir à distance – devenait maintenant l'unique horizon de sa vie. C'est ainsi qu'il est venu à Paris pour se suicider.

Europe, Youssef Ishaghpour, janvier-février 2001

La Chouette aveugle [est un] texte souvent rapproché de Nerval ou de Kafka. Un opiomane y raisonne tout autant qu'il y divague, confronté à une intrigue qui court à travers des siècles, l'hallucination et la réincarnation y jouent un rôle. Mais c'est surtout la description d'états humains: «Il est des plaies qui, pareilles à la lèpre, rongent l'âme, lentement, dans la solitude. Ce sont là des maux dont on ne peut s'ouvrir à personne. [...] Pénétrera-t-on un jour le mystère de ces accidents métaphysiques, de ces reflets de l'ombre de l'âme, perceptibles seulement dans l'hébétude qui sépare le sommeil de l'état de veille?» Hedayat

s'est suicidé dans sa chambre d'hôtel, après avoir tout mis en ordre pour ne pas déranger les amis qui le découvriraient, et après avoir brûlé tous ses manuscrits. Dans ses Souvenirs désordonnés, José Corti, qui publia la Chouette aveugle en français il y a plus de quarante ans, rappelle ce geste et prétend qu'il fallait, pour écrire ce chef-d'œuvre, «être un homme hanté de démons qui ne se laissent pas prendre au leurre d'un récit comme microbes qui désertent l'organe qu'ils rongent pour courir à l'abcès de fixation. Les démons de Hedayat n'ont pas lâché la proie pour l'ombre. La Chouette écrite, ils ont continué à l'habiter jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il en vienne à demander à la mort de l'exorciser».

**Extrait de l'article de Mathieu Lindon,
Libération du 3 octobre 1996.**

(...) Le génie de Hedayat fera [du] non lieu un événement de l'âme. Son chef-d'œuvre, la Chouette aveugle, est l'apogée de cette vision. Son incapacité à se mettre au diapason de ce double décalage (Orient et Occident) produit pour ainsi dire obliquement une œuvre exceptionnelle. La Chouette aveugle est une œuvre qui a possédé son auteur tout comme, au dire de Jung, Faust s'était emparé de l'âme de Goethe. Ici l'esprit des temps modernes s'incarne dans la dramaturgie d'un récit initiatique où temps et espace coïncident dans l'événement intérieur. La Chouette aveugle est cette synthèse impossible où le nihilisme se transfigure dans l'espace visionnaire du monde iranien. L'aliénation y devient l'éparpillement des épiphanies éclatées de l'être, l'espace, des niveaux de présence s'auréolant au gré des états d'âme, le temps, mouvement réversible qui saute par-dessus les siècles et fait d'un narrateur du XXe siècle le contemporain d'un vieux décorateur d'écritoire vivant au Moyen Age dans l'ancienne cité de Rhagès. Car ce qui les y

réunit c'est la sympathie d'une même vision de Beauté, transparaissant dans la synchronicité d'un unique instant. Ce compagnon de misère des temps jadis n'a-t-il pas traversé les mêmes états-d'âme que le narrateur moderne ? « Maintenant je savais je savais qu'il avait brulé lu, aussi, qu'il s'était consumé pour deux grands yeux noirs, tout comme moi. »

**Extrait de «Un romancier de l'entre-deux»
par Daryush Shayegan, La Quinzaine littéraire,
1/15 mai 1988.**